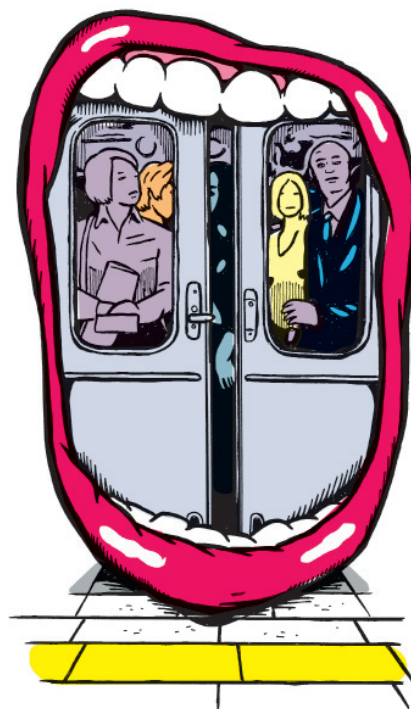
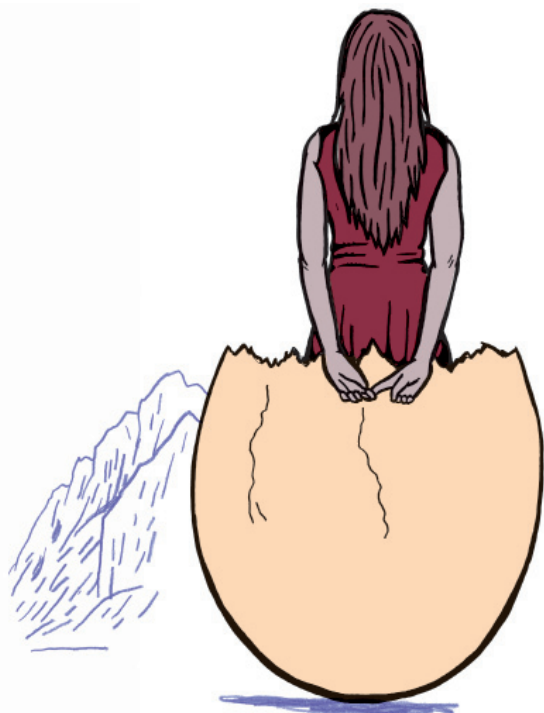


Théâtre du Rond-Point



La Femme gauchère & Souterrainblues

deux spectacles de ou d'après **Peter Handke**
adaptation et mise en scène **Christophe Perton**

avec, dans *La Femme gauchère*, **Frédéric Baron, Ophélie Clavié, Yann Collette, Judith Henry**
Vanessa Larré, Jean-Pierre Malo, Grégoire Monsaingeon, Olivier Werner
et, en alternance, **Talid Ariss, Blas Durozier, Félicien Fonsino**

7 février - 9 mars 2013, 21h

avec, dans *Souterrainblues*, **Yann Collette et Sophie Semin**

12 février - 9 mars 2013, 18h30

générales de presse :

La Femme gauchère : les 7, 8, 9, 12 et 13 février à 21h

Souterrainblues : les 12, 13, 14, 15 et 16 février à 18h30

contacts presse

Hélène Ducharne
Carine Mangou

01 44 95 98 47
01 44 95 98 33

helene.ducharne@theatredurondpoint.fr
carine.mangou@theatredurondpoint.fr

Peter Handke / Christophe Perton

La Femme gauchère

d'après le roman de
traduction

Peter Handke

Georges-Arthur Goldschmidt
publié aux éditions Gallimard, collection Folio

adaptation et mise en scène

Christophe Perton

avec

Frédéric Baron *le chauffeur*
Ophélie Clavié *la serveuse*
Yann Collette *l'éditeur*
Judith Henry *Marianne*
Vanessa Larré *Franziska*
Jean-Pierre Malo *le père de Marianne*
Grégoire Monsaingeon *Bruno*
Olivier Werner *le comédien*
Talid Ariss
Blas Durozier
Félicien Fonsino Stéphane

et, en alternance,

Souterrainblues

de
traduction

Peter Handke

Anne Weber
à paraître aux éditions Gallimard en février 2013

adaptation et mise en scène

Christophe Perton

avec

Yann Collette *l'homme sauvage*
Sophie Semin *la femme sauvage*

créée au Théâtre National de Nice le 16 novembre 2012

en salle Jean Tardieu (176 places)

La Femme gauchère
7 février - 9 mars 2013, 21h

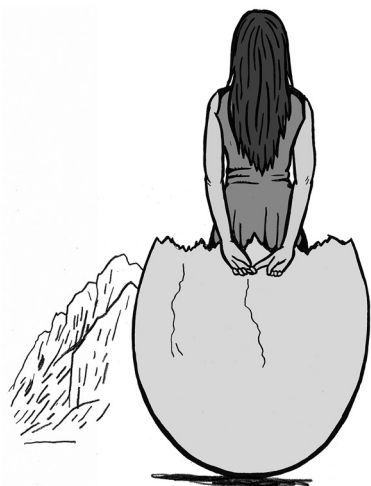
dimanche, 15h30 - relâche les lundis et le 10 février

générales de presse : les 7, 8, 9, 12 et 13 février à 21h

Souterrainblues
12 février - 9 mars 2013, 18h30

relâche les lundis et le 17 février

générales de presse : les 12, 13, 14, 15 et 16 février à 18h30



plein tarif salle Jean Tardieu 30€

tarifs réduits : groupe (8 personnes minimum) 21€ / plus de 60 ans 26€

demandeurs d'emploi 18€ / moins de 30 ans 15€ / carte imagine R 11€

réservations 01 44 95 98 21 - www.theatredurondpoint.fr - www.fnac.com

Tournée *La Femme gauchère*

12 - 16 mars 2013

Théâtre National Populaire de Villeurbanne (69)

20 - 23 mars 2013

Théâtre National de Nice (06)

Entretien avec Peter Handke

C'est une pièce de théâtre, *Outrage au public*, qui vous a rendu célèbre en 1966. Dans la préface, vous expliquez qu'il s'agit d'une « pièce parlée » : elle ne propose aucune intrigue, aucune représentation du monde. Des comédiens entrent sur scène et se mettent à invectiver le public. Vous aviez décidé de briser tous les codes du théâtre ? En 1964 ont débarqué les chansons des Beatles et des Rolling Stones et, avec elle, l'énergie du rock. Cela m'a donné l'idée d'une sorte de lumière sonore. De plus, avec ma première femme qui était actrice, j'allais très souvent au théâtre. Ce n'était pas un endroit qui me plaisait. J'éprouvais une « aversion joyeuse » pour le théâtre, si vous me permettez cet oxymore. C'est pourquoi j'ai eu envie de transférer l'énergie des chansons des Beatles sur la scène du théâtre.

Les personnages de vos pièces parlées tiennent des discours, mais les pièces elles-mêmes ne racontent rien. Oui, c'est arrivé ainsi, mais n'y voyez pas le résultat d'une idéologie ou d'une volonté d'avant-gardisme. Il y a plusieurs voix en moi. Je ne suis pas schizophrène, au sens où je ne suis pas fou, mais j'ai tout de même une tendance schizoïde. Pendant la journée, plusieurs voix en moi parlent et se contredisent, m'insultent ou me caressent, comme elles insultent ou caressent le monde. Dans mon théâtre, je les laisse s'exprimer. Même si je ne me considère pas prioritairement comme un dramaturge, mais plutôt comme un auteur épique. Narratif et épique.

L'un de vos romans les plus célèbres, *La Femme gauchère* (1976), raconte la solitude nouvelle qu'ont connue beaucoup de femmes à la suite de la libération sexuelle des années 1970, mais aussi de l'émancipation, de l'augmentation du nombre des divorces...

Je me moque de la sociologie et je ne crois pas à l'Histoire comme catégorie philosophique. C'est pourquoi la manière dont vous présentez mon roman me fait horreur. Mais je peux vous raconter comment tout cela est arrivé. Dans les années 1970, j'ai vécu seul avec ma fille aînée, qui était alors petite. Nous habitons dans un lotissement neuf de la banlieue de Francfort, non loin d'une montagne. Il y avait là beaucoup de femmes qui restaient seules la journée, en semaine. Comme, moi, je restais à la maison, parce que j'étais soi-disant écrivain, je voyais vivre ces femmes. Par toutes les fenêtres des immeubles, je les observais qui préparaient le repas, seules. Alors, je me suis dit que j'allais écrire un récit là-dessus. Je n'avais aucune espèce d'intention sociologique. Je me trouvais au cœur de l'histoire que je voulais raconter. J'ai voulu faire un récit sur une femme qui, un beau jour, dit à son mari : « Quitte-moi. » À partir de là, j'ai suivi son expédition dans l'inconnu. Mais je me sens ridicule à mon tour, de présenter *La Femme gauchère* en ces termes : car j'explique.

Vos personnages sont peut-être à la recherche de l'amour, mais ce dernier est rare dans vos livres. On a plutôt l'impression qu'un mur invisible sépare les êtres, que chaque personnage est profondément seul. Les couples vivent séparés sous le même toit. Les enfants et les adultes n'arrivent pas à communiquer. Seriez-vous un écrivain de l'antifusion ?

À mes yeux, il y a un déchirement tragique entre l'homme et la femme. Et cela ne tient pas à des questions de caractère, je ne fais pas référence ici à mon histoire personnelle. Ce déchirement est universel. Sous le ciel, je vois la femme, mais elle reste solitaire en dépit de tous ses efforts, solitaire et perdue. Ma pente serait d'être saisi par la compassion plus que par l'amour quand je regarde les femmes. Mais la femme n'a que faire de mon amour comme compassion. Pour moi, l'amour est un entre-deux entre un « pouvoir ailé » et la compassion. Quant à mes enfants, je les considère comme mes ancêtres. Ce sont eux qui détiennent l'autorité et c'est leur présence qui m'a éduqué. Vous connaissez le mot de Wordsworth : « L'enfant est le père de l'homme. » Cela me convient complètement, je ressens cela.

Votre méthode pour écrire des essais est anti-universitaire. Vous ne citez aucune référence, et partez d'observations personnelles prises sur le vif.

Oui, c'est une démarche inductive. Je pars des petites choses pour arriver à une totalité. Un romancier comme Balzac voulait saisir la société dans sa globalité, il était mû par une ambition totalitaire. Avec sa *Comédie humaine*, il incarne l'équivalent romanesque de l'esprit de système en philosophie. J'admire beaucoup Balzac, mais je pense que la totalité du monde actuel ne se laisse plus atteindre de cette manière. Tout le problème est donc de partir des détails, de toutes petites observations, pour les lier ensemble dans une épopée. Mais il ne faut pas asphyxier les détails ni les événements profonds de la vie ! En même temps, je ne fais pas l'éloge du fragment pour le fragment, comprenez-moi bien : ce qui compte à la fin, c'est de raconter d'un seul mouvement et dans un seul rythme le monde comme totalité, à partir de ses éléments les plus fugaces.

Peter Handke, quel rapport entretenez-vous avec la vérité ?

Mon problème à moi n'est pas la vérité mais le désir d'être réel. Au sens où Cézanne a pu dire : je veux réaliser des tableaux. L'artiste en ce sens cherche à réaliser la vérité. J'ai commencé à écrire il y a presque cinquante ans et aujourd'hui, je suis toujours en expédition. Je suis comme un chercheur. J'accepte de me perdre. Je veux bien être perdu aux yeux du monde, mais non être perdu dans les mots.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE LACROIX, PHILOSOPHIE MAG N°51

Entretien avec Christophe Perton

Y a-t-il eu pour vous un déclencheur, un élément qui a déterminé la nécessité de revenir à l'œuvre et à l'écriture de Peter Handke ?

Je n'ai jamais interrompu ni mon travail ni ma relation à l'œuvre de Peter Handke. Je le considère tant du point de vue dramaturgique que littéraire, comme un de nos auteurs les plus essentiels. Après *Les Gens Déraisonnables* en 1998, j'ai mis en scène *Préparatifs pour l'immortalité* en 2003, *Jusqu'à ce que le jour vous sépare* en 2008. J'ai traduit en collaboration avec Sylvia Berutti une pièce inédite *Trace des égarés*, mais j'ai aussi à la direction de la Comédie de Valence passé commande d'une création à Olivier Werner en 2007, *Par les villages* et coproduit en 2004 *Gaspard* mis en scène par Richard Brunel.

S'agit-il de pièces d'atmosphère ? Quelles sont leurs couleurs, leurs tonalités singulières ?

Toute l'œuvre de Handke baigne d'une tonalité singulière. Sa force, c'est sa capacité d'observer et de retranscrire avec la minutie d'un entomologiste. D'observer le monde, les hommes, les couleurs, et d'infimes détails qui en s'additionnant parviennent à faire exister une sensation, à exprimer la quintessence de l'existence. La tonalité particulière de *Souterrainblues* consiste à briser la gangue des conventions et des apparences avec l'art de l'insulte telle qu'initiée par Schopenhauer et Diogène avant lui. C'est une quête de vérité et d'absolu. Au delà des apparences c'est paradoxalement une déclaration d'amour au monde et à l'humanité. Toute la pièce pourrait être placée sous le regard des présocratiques et particulièrement celui de Diogène ou d'Héraclite.

Quelle est pour vous la clé de *La Femme gauchère* ? C'est une longue crise de mélancolie, d'abnégation et de solitude ? ou plutôt une lente et victorieuse libération ?

La Femme gauchère est un féminin possible de *L'Heure de la sensation vraie*. Mais je crois qu'il y aurait un contresens à voir dans le roman de Handke une dimension purement féministe. De ce point de vue le roman paru en 1974 a peut-être été l'objet d'un quiproquo qui le faisait coïncider accidentellement avec les mouvements féministes. Comme souvent chez Handke, intervient chez Marianne un minuscule évènement, de ceux que nous vivons tous chaque jour, un « tout à coup » je sens, je vois, je flaire, un frisson, un sentiment inédit. Marianne n'a rien d'une révolutionnaire, c'est une femme très commune sans aspirations particulières. Sur un « coup de tête » elle saisit ce « tout à coup » et lui laisse la possibilité d'exister en elle. Elle éprouve alors la quintessence de son individualité, mesure la part aliénante du couple et des conventions auxquelles elle s'était bien volontairement pliée jusqu'alors.

C'est une expérience violente, radicale, qui lui fait goûter l'amertume de la solitude la plus profonde, celle de se retrouver sans fard avec soi-même, et qui pourrait dans l'absolu faire d'elle une femme dangereuse pour la société. Elle dit d'ailleurs à un moment « la seule action politique que je comprenne, c'est l'amok ». Ce qui est beau c'est qu'elle contamine ainsi son entourage, les gens qu'elle croise, et que la fable veut que l'expérience conduise alors chacun à une sorte de révélation.

Dans quel espace allez-vous organiser les bouleversements de *La Femme gauchère* ? S'agira-t-il du même espace que *Souterrainblues* ? Envisagez-vous les deux pièces sous la forme d'un diptyque ?

L'espace des deux créations est devenu commun par la force des choses. Nous avions prévu initialement de créer les deux textes dans des lieux distincts. Puis Jean-Michel Ribes m'a proposé de les réunir dans un même lieu. La contrainte de l'enchaînement des deux spectacles m'a naturellement amené à concevoir un espace unique et évolutif. On retrouve une même quête d'exigence et de vérité au travers des deux personnages principaux, qui au masculin comme au féminin, posent à trente années d'intervalle la question récurrente du couple. Dans une certaine mesure je pense que l'on peut ainsi envisager le voyage proposé comme une sorte de diptyque.

Peut-on ignorer quand on s'empare de ses pièces, les affaires « Handke », ses prises de position lors de l'enterrement de Milosevic ?

À plusieurs reprises Peter Handke est revenu sur le sujet, il y a répondu clairement par écrit dans la presse et plus récemment encore à la radio. Déjà auparavant Handke avait invité ceux qui l'accablent à lire ses livres. J'y vois personnellement une œuvre majeure et salutaire qui a toujours manifesté, et cela jusqu'au plus récentes publications, un humanisme incontestable. Le théâtre le plus contemporain de Peter Handke est laissé à l'écart en France alors qu'il est naturellement créé et joué dans les autres pays d'Europe où la presse salue régulièrement la puissance et l'audace de sa dramaturgie. Les appels à boycotter le théâtre de Handke sur les scènes françaises ont eu indéniablement des répercussions et une sorte de climat intimidant a sans doute imposé une vague d'unanimité et une chape de silence l'estant durablement son œuvre. Il faut espérer que ces temps sont à présent derrière nous.

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE NOTTE

La Femme gauchère

« L'Homme dont je rêve sera celui qui aime en moi la femme qui ne dépend pas de lui. »
Marianne veut vivre, s'ouvrir au monde, se dégager de l'aliénation des rôles assignés. Elle quitte le jeu social, fait tomber les cartes, et redécouvre, libre des sensations vraies.

Tout allait si bien. Entente cordiale, mariage harmonieux. L'enfant Stéphane semblait s'épanouir dans ce noyau familial planté n'importe où, par exemple à Clamart, banlieue parisienne. Grande maison sans crise. Marianne a laissé de côté son activité de traductrice pour élever son garçon. Aucun problème de banque ou de sexe. Une vie parfaite. Mais elle dévie soudain. Un matin, elle dit à Bruno, son mari : « Va-t'en, laisse-moi seule. » Et la femme gauchère quitte toutes les formes de dépendances aux autres, aux hommes. Elle entreprend son chemin initiatique vers la libération, parcours semé d'épreuves. Autonome, elle va traverser des moments d'exaltation. Connaître des vagues de solitude et de désarroi. Mais se découvrir. Autour d'elle, tous, comme atomisés, connaissent des transformations, conséquences de sa métamorphose. Les neufs personnages vacillent dans l'humour cruel de Handke. Ils se prennent les ondes sismiques du goût de la liberté de Marianne. Elle veut vivre, s'ouvrir au monde, se dégager de l'aliénation des rôles assignés.

d'après le roman de **Peter Handke**
traduction Georges-Arthur Goldschmidt
publié aux éditions Callimard, collection Folio
adaptation et mise en scène **Christophe Perton**

avec **Frédéric Baron, Ophélie Clavié, Yann Collette, Judith Henry, Vanessa Larré, Jean-Pierre Malo, Grégoire Monsaingeon, Olivier Werner** et, en alternance, **Talid Ariss, Blas Durozier, Félicien Fonsino**

scénographie Christophe Perton
lumières Kevin Briard, son Fred Bühl
costumes Aude Desigaux
assistante à la mise en scène Mirabelle Ordinaire
régie générale Camille Faure, Stefan McKenzie

production **scènes&cités**
coproduction Théâtre National de Nice / CDN Nice Côte d'Azur
avec le soutien du Jeune Théâtre National et de l'ENSATT
Suhrkamp Verlag est propriétaire des droits de représentations
scènes&cités est subventionnée par le Ministère de la Culture -
DRAC Rhône-Alpes et la Région Rhône-Alpes.

Marianne (met sa main sur son genou) :
Et les affaires ?

Bruno (se met à rire) :
Les commandes reprennent. Si déjà les scandinaves mangent mal, que ce soit au moins dans notre porcelaine. La prochaine fois les clients de là-bas devront se donner la peine de descendre nous voir. La chute des prix est stoppée, nous n'avons plus besoin de consentir des remises aussi importantes que durant la crise. (Il se met à rire) Ils ne parlent même pas l'anglais, ceux-là. Il nous a fallu une interprète, une femme seule avec un enfant qui a fait des études ici, dans le Sud, je crois.

Marianne :
Tu crois ?

Bruno :
Non, je le sais, naturellement. Elle me l'a raconté.

Il pousse un soupir de contentement, regarde autour de lui.

Bruno :
Je respire quand je reviens ici.

Marianne regarde alentour, la pièce, comme lui.

Bruno :
Tu aimes toujours bien être ici ?

Marianne :
Parfois j'aurais envie d'un stand bien puant de marchand de pizzas ou d'un kiosque à journaux.

EXTRAIT DE *LA FEMME GAUCHÈRE*

Souterrainblues

« Prends tes distances vis-à-vis des livres. Tripote enfin autre chose que des œuvres. » Langue à vif, obscène et fascinante, mots crus à l'humour ardent. *Souterrainblues* est une ode fulgurante à la vérité, une quête éperdue de beauté.

Dans un métro qui traverse le monde et l'histoire, un homme sauvage s'adresse à ses congénères. Chroniques d'une haine de l'individu empêché dans ses accomplissements par les vernis sociaux. C'est toute une poétique de l'insulte que l'homme édifie en sous-sol. Il s'adresse à tous, un par un. Chacun son portrait, poème incandescent. Gueulante d'orfèvre, jusqu'à ce que le principe de l'invective se retourne contre lui, et qu'une femme vienne en miroir terrasser ce dragon, ennemi du peuple surgi dans le souterrain. Cri dans l'obscurité, imprécations fauves et mélancoliques, *Souterrainblues* est un inclassable roc poétique, où la beauté du verbe fouille dans un blues acide les vérités des êtres.

de **Peter Handke**

traduction Anne Weber

à paraître aux éditions Gallimard en février 2013

adaptation et mise en scène **Christophe Pertont**

avec **Yann Collette et Sophie Semin**

scénographie Christophe Pertont

lumières Kevin Briard, son Fred Bühl

en collaboration avec Michael Selam

costumes Aude Desigaux

assistante à la mise en scène Mirabelle Ordinaire

régie générale Camille Faure, Stefan McKenzie

production Scènes&Cités

Suhrkamp Verlag est propriétaire des droits de représentations

scènes&cités est subventionnée par le Ministère de la Culture - DRAC Rhône-Alpes et la Région Rhône-Alpes.

Je tremble ? Oui, je tremble. Est-ce que je tremble devant vous ? Oui, je tremble devant vous. Est-ce que je tremble devant vous de crainte et de respect ? Ce serait Beau. Je tremblerais ainsi devant vous, si vous étiez rois, paysans ou travailleurs. Mais plus rien en vous ne rappelle le travailleur, le paysan, le roi. Est-ce que je tremble devant vous de compassion ? Ce serait bien, et autrefois ce fut le cas. Je tremble, je frémis, je frissonne, et ça m'ébranle. Ça me secoue, mais ce n'est pas le brimbalement du wagon. Je tressaille d'horreur devant vous. Mais ce tressaillement n'est plus, comme autrefois, la meilleure partie de moi-même. Je suis là et ne peux pas faire autrement que d'être ecoeuré de votre société de profundis, de la station Alpha jusqu'à la station Oméga.

Pure répugnance face à votre incarnation rengorgée. Pure ? Descendre avant ? il n'en est pas question. Je reste avec vous, souffleurs de ronds de fumée, cliqueurs de souris, jusqu'au terminus, jusqu'à Bernet, Tétouan, Kumanovo, jusqu'à la Via Flaminia, jusqu'à Jasnaja Poljana, jusqu'à Mar Girgis et Helouan, ou quel que soit les noms des stations. Je reste avec vous jusqu'à minuit, jusqu'à Pâques, jusqu'à la récolte du coton, jusqu'à la dernière neige. Car au moins, ici bas, il n'y a personne que je connaisse. Pas de visage connu. Des inconnus, au moins ça. Je me réjouis de notre voyage.

EXTRAIT DE SOUTERRAINBLUES